



Kettly Mars  
Saisons  
sauvages

M E R C U R E Extrait de la publication D E F R A N C E

## DU MÊME AUTEUR

UN PARFUM D'ENCENS, *nouvelles*, Imprimeur II, Haïti, 1999

MIRAGE-HÔTEL, *nouvelles*, Éditions Caraïbe, Haïti, 2002

L'HEURE HYBRIDE, *roman*, Vents d'ailleurs, 2005

KASALÉ, *roman*, Vents d'ailleurs, 2007

FADO, *roman*, Mercure de France, 2008

# SAISONS SAUVAGES



Kettly Mars

# SAISONS SAUVAGES

*ROMAN*



MERCVRE DE FRANCE

© *Mercure de France*, 2010.

*À Roland, voyageur d'éternité.*





Combien de temps vais-je devoir encore patienter ? Bientôt deux heures depuis que j'attends d'être reçue. Je ne peux tout simplement pas me lever et partir puisque j'ai volontairement renoncé à mon libre arbitre. Depuis la minute où j'ai mis les pieds dans ce bâtiment, mon temps, mon humeur, ma vie dépendent de la fantaisie du secrétaire d'État. Il n'est pas question que je cède à mon envie croissante de foutre le camp de cette salle d'attente du palais des ministères alors que j'ai enfin obtenu, après force démarches et faux espoirs, la faveur d'être reçue par Son Excellence.

J'ai hâte de rentrer chez moi. Un peu avant de laisser la maison, je suis tombée sur un journal qu'écrivait Daniel. Il nichait dans le double fond d'une boîte à chapeau posée tout en haut d'une armoire de son bureau. Juchée sur une chaise, je fourrageais dans les étagères du meuble à la recherche d'une clé égarée quand la boîte est tombée à mes pieds, me révélant son mystère. J'ai tenu le journal un instant dans ma main, sans comprendre. Il me faisait un peu peur, comme un intrus dans mon sein. Je me suis retournée

instinctivement pour voir si personne ne m'observait. J'ai hâtivement feuilleté de la pointe du pouce les pages recouvertes de l'écriture serrée de Daniel. Il n'en a rempli qu'une vingtaine. Ses premières notes datent d'octobre dernier. Neuf mois déjà et je n'en savais rien.

Il fait chaud malgré le ventilateur qui brasse l'air au plafond. Presque tous les employés du ministère sont partis. La secrétaire du secrétaire d'État s'en va à son tour. Elle me regarde d'un air indéchiffrable en recouvrant sa machine à écrire et me dit de ne pas m'inquiéter, que je verrai le secrétaire d'État. Daniel est en prison depuis deux mois et un jour exactement. Wenceslas Lamy et Hubert André, deux collègues du journal, également membres de l'UCH\*, ont été coffrés le même jour que lui. Michel-Ange Lefèvre, le secrétaire général du parti, s'est mis à couvert. Il n'y aura pas de procès, pas de jugement ni de condamnation. Daniel sera libéré ou exécuté après une étape de tortures et de pourrissement dans sa geôle. Dans le second cas, je ne saurai ni le jour de sa mort ni dans quelle fosse commune sera balancé son corps. La justice n'a pas de temps pour les communistes empêtrés dans leurs théories et leurs luttes pacifiques. Ils sont des insectes nuisibles que la dictature écrase. Les autres, les kamoken, les putschistes, sont traqués impitoyablement, dépecés par la foule ou exécutés sur la place publique. Qui frappe par l'épée... Leurs cadavres enflés restent parfois des jours la proie des mouches et des curieux fascinés et terrorisés. Mais au moins leur deuil peut-il être fait. Le plus dur est l'incertitude de la mort,

\* Union des communistes haïtiens.

l'attente, comme une blessure qui ne cicatrise pas et tue la vie, goutte à goutte. Certains parents et amis pensent que Daniel a tort de provoquer le gouvernement dans ses articles où il dénonce les violations de la Constitution et le mépris absolu des droits des citoyens. Ils lui reprochent aussi de propager des idées communistes dangereuses. Ils ont peut-être raison. Mais aujourd'hui, je n'ai pas le temps de penser. Il me faut frapper à toutes les portes, sonner à toutes les cloches, avaler mon orgueil et ma peur pour solliciter son élargissement. Pour prier qu'on le libère, qu'on le rende à ses deux enfants. Incroyablement, ce miracle est parfois possible. Je vais attendre. Deux heures, quatre heures encore s'il le faut.

Je n'ai aucune nouvelles de Daniel. On m'a dit qu'il est encore vivant. On, c'est n'importe qui avec une miette d'information, un brin d'espoir. On, c'est une connaissance dont le cousin emprisonné à Fort-Dimanche aurait réussi à glisser un billet à l'extérieur donnant les noms de quelques survivants, cela fait déjà une semaine. On, c'est un jardinier de la prison, le cousin du mari de ma bonne, il saurait que Daniel loge dans l'aile droite du bâtiment, dans une cellule où six hommes dorment à tour de rôle sur le seul lit de la pièce. Chaque information se paie en espèces ou en insomnie.

Le secrétaire d'État lui-même m'introduit dans son bureau. Le froid de la pièce me saisit dès la porte. Il doit faire cinq degrés de moins que dans la salle d'attente. Comment peut-on vivre dans cette ambiance glaciale ? Le mobilier est lourd et solennel. Du bois partout, massif et sombre. Il y règne un ordre soigné. Une lampe au néon jette un rond de lumière criard sur un coin du bureau. La paume du secrétaire d'État est glacée et sèche, sa poignée de main sans âme. Il porte un complet-veston bleu sombre, une chemise blanche et une cravate rouge. Un accoutrement banal. Un peu plus grand que la moyenne, sa peau noir foncé cache son âge. Milieu de la quarantaine, je dirais. Des yeux globuleux derrière des verres épais, des lèvres bombées, un nez fort dont les narines vous regardent comme une autre paire d'yeux vides. Ses cheveux laineux grisonnent à ses tempes. Un visage sans aucune beauté, qui ne livre aucun secret. Un léger embonpoint se devine sous sa veste. Je ressens soudain un besoin pressant d'uriner, sûrement à cause du froid. La secrétaire a verrouillé la porte

de la toilette de la salle d'attente en partant, je me retiens depuis pas mal de temps.

« Asseyez-vous..., madame Leroy.

— Merci..., Excellence. »

Un moment passe. J'attends que le secrétaire d'État m'adresse la parole. Il ne semble pas pressé. Il me regarde à la dérobée en faisant une drôle de tête, comme s'il avait vu un fantôme, mais il se recompose bien vite. J'ai cru voir ensuite le frisson d'un sourire sur ses lèvres. Assise sur mes fesses, la pression contre ma vessie est plus douloureuse. Je me redresse pour que le poids de mon corps repose davantage sur mes cuisses.

« Je... j'ai été convoqué en urgence par le président de la République... »

Il s'exprime finalement avec le ton de quelqu'un qui me parlerait du temps qu'il fait. Je suppose que l'information tient lieu d'excuse pour mes quatre heures et dix minutes d'antichambre. Mais je ne suis pas dupe. Cette attente délibérée et calculée définit clairement le scénario. Il me tient à sa merci. Son pouvoir peut me sauver ou me détruire. Je suis dans la pire situation où peut se retrouver un citoyen du pays. En butte à la colère légitime de l'autorité absolue provoquée, à contre-courant de la « révolution en marche », dans le camp des traîtres à la cause. Une porte ouvre juste derrière le fauteuil du secrétaire d'État. C'est sûrement par là qu'il entre et sort du palais des ministères sans se faire voir de la faune qui poireaute à longueur de journée devant son bureau. La porte à ma gauche doit être celle d'une toilette. Le secrétaire d'État tire un carnet et un stylo d'un des tiroirs de son meuble de bureau. Il m'observe atten-

tivement sans me donner l'impression de me regarder. Je joue au même jeu.

« Hmmm... j'ai accepté de vous recevoir ici, madame, suite à l'intervention de mon ami, le docteur Xavier. » Le secrétaire d'État prend une pause. « Un excellent interniste, le docteur Xavier, il me dit sur le ton de la confiance. Un homme à qui je dois beaucoup, beaucoup... il m'a sauvé la vie. D'ordinaire je ne reçois pas ce genre de... doléances. Mais, exceptionnellement... Nom et prénom de votre... époux? »

Son ton change. Le soupçon de douceur dans sa voix m'effraie. Mon cœur veut forcer le passage et sortir de ma poitrine.

« Leroy... Daniel, je dis dans un souffle.

— Âge?

— Trente-neuf ans.

— Profession?

— Professeur de philosophie, de droit... et d'histoire.

— Et encore? » me demande le secrétaire d'État en levant un sourcil. Sa voix devient dure. Pour la première fois depuis que je suis dans la salle, il cherche mon regard.

Je soupçonne cette particularité du secrétaire d'État de changer de sujet de conversation et de ton de façon déroutante. Comme un coureur qui se déplace en zigzaguant. Sûrement une technique d'interrogation devenue seconde nature. En fait, il sait tout de Daniel. Son âge, ses parents, sa situation financière, ses chaires à l'université, ses articles de journaux qui critiquent le gouvernement, la couleur de sa peau, la date de notre anniversaire de mariage, les prénoms de nos enfants, tout. Son travail est de tout savoir

de tous les Daniel qui mettent des grains de sable dans la mécanique du pouvoir, et de les réduire au silence.

« Journaliste... j'ajoute d'une voix affaiblie.

— Rédacteur en chef du journal d'opposition *Le Témoin* et numéro deux de l'UCH », complète le secrétaire d'État, l'air de rien.

Une barre de douleur me martyrise le bas-ventre. Ma vessie n'en peut plus. Mais je n'ose pas demander au secrétaire d'État d'utiliser sa toilette personnelle. Je n'ose pas lui rappeler que j'ai un corps, un appareil urinaire, une vulve. Le chuintement du jet de l'urine lui parviendrait peut-être. Je ne le veux pas m'imaginant dans la pièce à côté, vulnérable et dénudée. Cette fonction de ma féminité me semblerait dans cet instant une faiblesse, une menace contre mon propre corps. Je n'aurais pas dû venir seule à cette audience. Mon front devient moite malgré l'air conditionné. Le docteur Xavier m'a recommandé de ne pas me faire accompagner et de garder ma démarche aussi secrète que possible. Tout ce qui concerne les prisonniers politiques doit se traiter avec un maximum de discrétion.

« Depuis combien de temps votre époux a-t-il... disparu ?

— Deux mois et un jour. »

Mais j'aurais voulu ajouter ce que le secrétaire d'État n'ignore pas, que Daniel n'a pas disparu, qu'il a été emmené par trois hommes alors qu'il rentrait à la maison à la tombée de la nuit, qu'ils se sont engouffrés dans notre voiture qui n'a toujours pas été retrouvée. Des témoins auraient vu la scène mais aucune enquête ne sera ouverte et personne ne témoignera. Le secrétaire d'État dépose le stylo, se cale

contre le dossier de son fauteuil et soupire. J'ai perdu la notion du temps. Il doit faire presque nuit dehors. Les enfants m'attendent. Depuis l'arrestation de Daniel ils font l'apprentissage de l'inquiétude, ils deviennent grands avant leur temps. Seul le docteur Xavier sait où je me trouve à cette heure. Mes muscles pelviens sont douloureux tant je les contracte pour retenir l'eau qui cherche sa route hors de mon corps.

« Savez-vous où se trouve actuellement votre époux, madame ? »

La voix du secrétaire d'État est redevenue douce et grave.

« Non... Excellence.

— Vous mentez, madame ! » Le secrétaire d'État sourit et son nez s'aplatit jusqu'à toucher sa lèvre supérieure. Il me montre ses dents longues, régulières et d'une blancheur extrême. Un sourire carnassier qui met un peu de beauté dans ce visage ingrat.

Mon cœur bat la chamade. Je me sens comme un enfant pris en flagrant délit de dissimulation. Que faire ? Je dois lui dire la vérité. Puisque je n'ai pas d'autre recours.

« C'est... c'est que je ne peux faire confiance à la rumeur, Excellence.

— Et que dit la rumeur, madame ?

— Que Daniel... que mon mari se trouve au Fort-Dimanche.

— Au Fort-Dimanche... évidemment », lâche le secrétaire d'État dans un long soupir. Il prend note. « La rumeur dans notre pays, voyez-vous, madame, est une arme à double tranchant, une arme impitoyable. Elle vous libère et vous condamne. Elle vous coûte de l'argent. Elle peut vous



apporter du bonheur mais jamais pour longtemps. Elle vous rend vulnérable. À quelle adresse habitez-vous ? » Son ton redevient neutre.

« 16, rue des Cigales...

— Êtes-vous venue dans votre voiture ?

— Non... je suis arrivée en taxi... on ne sait toujours pas où se trouve la voiture de mon...

— Bon !... Je vois !... » coupe le secrétaire d'État agacé.

D'un geste discret, il presse sur un bouton fixé sous la table devant lui et une sonnerie résonne dans les profondeurs du ministère. Quelques secondes après la porte derrière le fauteuil s'ouvre et paraît un homme jeune, grand et mince, au teint rougeaud, un grimaud aux yeux étrangement cernés. Il est en manches de chemise et porte un pistolet dans un étui de cuir attaché à son flanc droit. Il s'approche, me regarde à la dérobée et se tient silencieusement à côté du secrétaire d'État.

— Jocelyn, conduisez Mme Leroy chez elle. 16, rue des Cigales.

— Oui, Excellence.

— Madame, ne vous fiez pas aux rumeurs..., me dit le secrétaire d'État en guise d'au revoir.

— Merci... Excellence. »

J'hésite à me lever. Je suppose l'audience terminée, elle n'a duré qu'une dizaine de minutes après plus de quatre heures d'attente. L'instant est malaisé. Le secrétaire d'État reste assis, il semble soudain très fatigué. Jocelyn se dirige vers la porte de sortie du bureau et je le suis en essayant de marcher le plus naturellement possible. Le regard du secrétaire d'État brûle ma nuque, mes omoplates, mes

fesses, mes mollets. Dehors quelques rares passants longent la rue Saint-Honoré. Plus bas, sur la rue de l'Enterrement, les marchandes de manger ont déjà installé leurs étals illuminés par des petites lampes à kérosène. La façade ouest du palais national, à une cinquantaine de mètres, est illuminée a giorno et des soldats bougent d'un poste à l'autre. Derrière moi, la masse sombre des Casernes Dessalines se détache comme un sphinx sur le fond de l'ombre. Il y a plein de prisonniers dans cette bâtisse, entre ces murs épais des hommes et des femmes souffrent et agonisent. Je monte dans une longue voiture noire garée devant le ministère, le dénommé Jocelyn m'ouvre une des portes arrière. Une silhouette surgie de nulle part s'installe sur le siège avant, à côté du chauffeur. Du palais des ministères à ma maison, le trajet dure une vingtaine de minutes. Je souffre le martyr à chaque fois que le véhicule passe dans une ornière. Je crains plus que tout de me laisser aller sur la banquette. Le trafic est plutôt clairsemé sur l'avenue John Brown. Nous arrivons enfin. Jocelyn descend m'ouvrir la portière, l'autre passager ne bronche pas. Je grimace un sourire de remerciement. La voiture démarre en trombe en soulevant un épais nuage de poussière. Je réalise à cet instant que le secrétaire d'État ne m'a fait aucune promesse, qu'il ne m'a donné aucun rendez-vous, que je ne sais toujours rien du sort de Daniel. Quant à son attitude envers moi, elle me déconcerte. Ma présence semblait le laisser indifférent mais j'ai surpris des lueurs fauves dans certains de ses regards. J'ai la sensation d'un corps étranger m'obstruant la trachée, je ne peux pas déglutir. La douleur au bas-ventre s'étend à mes jambes, elle me paralyse, je fléchis un peu le buste. Vais-je m'accroupir

et uriner sur la terre battue du trottoir comme le font les marchandes de légumes ambulantes ? Personne en vue. La maison est silencieuse. Il y a le black-out maintenant. Derrière les rideaux du salon brille le halo d'une lampe à kérosène. Tout est calme, la brise tiède du soir traîne un entêtant parfum d'ylang-ylang. Un orage gronde au loin, il pleuvra peut-être. Je ferme les yeux et inspire profondément. Ce n'est qu'un autre soir à Port-au-Prince, les ramures vibrent de la stridulation des grillons comme tous les soirs à Port-au-Prince. L'été répand un souffle végétal chaud. Daniel va rentrer dans un moment, sentant la craie et la cigarette. Je devine les têtes penchées de Marie et Nicolas sur leurs cahiers, Nicolas feint de travailler mais toute son attention se concentre sur le chat à ses pieds. La fin de l'année scolaire approche. Je me force à faire un pas pour ouvrir le portail et sens, impuissante, l'urine tiède glisser le long de mes jambes et imbiber mes chaussures.

Plus d'une heure après son départ, il ressentait encore la présence de Nirvah Leroy entre les quatre murs de son bureau. L'électricité que dégageait la femme s'estompait enfin, le laissant mentalement épuisé. Il n'arrivait pas à se concentrer sur les documents alignés devant lui. Il se croyait pourtant aguerri aux combats de la chair, maître de ses pulsions et blasé de tant de corps juvéniles offerts chaque jour pour prix de sa miséricorde ou de sa protection. Il connaissait des femelles de toutes nuances d'épiderme qui se donnaient à lui pour rien, pour toucher seulement à son pouvoir. Il visitait en habitué ces bordels à la sortie sud de la ville dont les hôtessees étaient de belles bougresses à la peau claire et à la chevelure abondante venues de la République dominicaine, de l'autre côté de l'île. Carrefour, lieu de tous les plaisirs, oasis au flanc sud de la capitale qui perdait lentement ses charmes bucoliques pour devenir le havre des nuitards, des commerçants, des hôteliers et le refuge de milliers de citoyens de l'arrière-pays lâchés par camions sur le Champ-de-Mars afin de manifester ponctuellement leur soutien à la souveraineté nationale et ne pouvant se payer le

temps. Mais Malpasse n'est pas loin nous rassure Beauvais. Bientôt nous roulerons à côté du lac. L'impatience d'arriver grandit en moi à chaque minute qui passe. Je ne supporte presque plus de rester dans la voiture. Est-ce de l'impatience ou un surcroît d'anxiété maintenant que nous sommes prêts d'atteindre notre but ? Marie et Nicolas dorment encore. Je vais les réveiller pour qu'ils soient alertes quand viendra le moment de marcher.

L'air est un brin plus frais dans la proximité du lac. Il nous reste à peu près un quart d'heure de route jusqu'à notre point de rendez-vous, d'après Roger. Des roseaux défilent sur notre gauche, au bord du grand étang saumâtre que nous longeons depuis une dizaine de minutes. Je n'ai jamais vu le lac Azuei en plein jour, en fait je n'ai jamais vu de lac de ma vie. On dit que ses eaux sont bleues. Eau hybride, fermée sur elle-même, qui tient de la terre et de la mer. Je devine les frémissements qui rident sa surface. Je laisse dans cette eau sombre une part de moi-même, ma part d'ombre et d'oubli. Les enfants tout juste réveillés cherchent à se resituer dans l'espace clos de la voiture qu'ils avaient quitté le temps d'un rêve. Un voile de poussière vient bizarrement à la rencontre des phares du tout-terrain. Je sens le sursaut d'alarme de Roger, cette poussière ne peut pas être soulevée par la brise trop douce, elle provient de pneus qui roulent vers nous, arrivant dans l'autre sens. Je n'aperçois pourtant pas de feux de position. L'air devient brusquement plus rare dans la cabine. Au moment où je me penche pour demander à Roger ce qui se passe, Beauvais appuie brutalement sur les freins du véhicule dont les pneus patinent désespérément sur les cailloux de la route, il évite

d'un poil l'obstacle qui surgit sous nos phares en lâchant un Foutre! violent. L'arrêt brutal du véhicule nous malmène la colonne vertébrale. Une rafale d'arme automatique éclate au même moment, remuant les entrailles du lac. Deux jeeps couleur de nuit émergent de la poussière, en travers de la route étroite.